



**HAL**  
open science

**Métropoles et disruption-Marcher dans la ville Lecture d'Éric  
Chauvier : "Vernon Subutex", Virginie Despentes, Paris,  
Grasset, 2012, Tome 1**

Eric Chauvier

► **To cite this version:**

Eric Chauvier. Métropoles et disruption-Marcher dans la ville Lecture d'Éric Chauvier : "Vernon Subutex", Virginie Despentes, Paris, Grasset, 2012, Tome 1. Lieux Communs - Les Cahiers du LAUA, 2016, pp.267-271. <hal-03281604>

**HAL Id: hal-03281604**

**<https://hal.science/hal-03281604v1>**

Submitted on 8 Jul 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire HAL, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons CC BY-NC-ND 4.0 - Attribution - Non-commercial use - No  
Derivative Works - International License

Métropoles et disruption - Marcher dans la ville  
Une lecture de Virginie Despentes, *Vernon Subutex*, Tome 1,  
Grasset, 2012  
Eric Chauvier

Dans : Lieux communs 18, p. 267-271

Dans les métropoles occidentales, la marche lente est très utilisée de deux façons. La première soumet le piéton à ce que Walter Benjamin nommait « les fantasmagories urbaines », soit une somme de fictions destinées à combler les désirs consuméristes du marcheur. Parodie pathétique de la première, la seconde façon concerne exclusivement le piéton pauvre, qui ne s'emploie plus à consommer, mais à ne pas paraître improductif. Il ne marche pas dans les rues pour se rendre quelque part, mais pour éviter l'arrêt, marque visible de déclassement social. Marcher ne sert *in fine* qu'à retarder le processus d'autodestruction du marcheur. C'est de cette façon que marche Vernon Subutex, disquaire légendaire des années 80, protagoniste en creux du roman éponyme de Virginie Despentes. Je me limiterai à l'analyse de la première partie du tome 1 (*Vernon Subutex* a fait l'objet de deux suites) pour illustrer cette idée. Le succès de ce roman tient autant à son histoire (une sorte d'enquête policière dont Vernon est la clé) qu'à sa trame (l'histoire de Vernon restituée par les dernières personnes qui l'ont croisé) ; elle agit comme un dispositif plaçant le lecteur dans la position inconfortable de scruter la déchéance d'un homme. La posture du lecteur tient alors à ce qu'il projette de sa propre histoire dans la *mimesis* du texte : l'indicible angoisse de devenir Vernon marchant dans Paris.

*La ville insurrectionnelle* – Comment les plus pauvres en sont-ils arrivés à marcher de façon parodique dans les métropoles occidentales ? Comment en sommes-nous parvenus à ce niveau d'indifférence généralisée ? Sur ces points, un retour sur l'histoire de la grande ville moderne révèle le cœur du problème : la constitution progressive d'un processus spécifiquement urbain de dissolution de l'expression des rapports de classes. La première phase s'enracine dans le Paris du Second Empire, métropole naissante, où, un siècle et demi plus tard, Vernon marchera comme un fantôme. Historiquement, la grande ville occidentale moderne est le lieu-même de l'expression des rapports et des conflits de classes. C'est que l'on pourrait nommer « la ville insurrectionnelle » en référence à la définition qu'Engels donne de Paris en 1889 (rapporté par Walter Benjamin) : « une ville d'où partent à intervalles réguliers les impulsions électriques qui font trembler tout un monde »<sup>1</sup>. Paris est le lieu de soulèvements populaires contre « l'ordre bourgeois des puissants et des gouvernants » (id. *ibid.*) - amorcés quelques décennies plus tôt contre la Monarchie de Juillet (1830-1848). Dans les rues et les ruelles, la construction des barricades, « expression matérielle visible des opprimés »<sup>2</sup>, est un « travail attrayant »<sup>3</sup>. Elles portent en elles la mémoire des conflits et les utopies des insurgés. Dans sa phase insurrectionnelle, la grande ville est le lieu-même des conflits de classes ; l'homo urbanus ne cesse de s'éprouver *dans et par* sa condition de classe, ce qui est la constituante même de ce que l'on nommera des décennies plus tard, « l'urbanité ». Elle est aussi l'antithèse parfaite de la ville que Vernon sillonnera à l'aube du 21<sup>ème</sup> siècle.

*La ville pacifiée* - La ville insurrectionnelle est rapidement menacée, probablement autours de 1832, sous le règne de Louis Philippe, lorsque, comme le rappelle Victor Hugo dans *Les misérables*, les forces de l'ordre préfectorales fouillent les égouts à la recherche des derniers vaincus de l'insurrection républicaine. En juin 1848, la réponse de l'artillerie aux combats de rue offrira un autre signe avant-coureur de l'avènement de la seconde phase du processus qui mène à Vernon Subutex: la «*pacification*». Elle prendra officiellement effet avec l'haussmannisation de Paris de 1860 à 1870 et l'avènement du capitalisme industriel. Durant cette décennie, Hausmann, « l'artiste démolisseur » comme il se définit lui-même, rase les ruelles, nids de l'insurrection, et efface la mémoire de Paris, historiquement constituée comme un conglomérat de petites villes. Il creuse de larges avenues où la menace populaire peut clairement se circonscrire, construit des maisons blanches et des ornements en stuc pour éveiller les fantasmagories. En inventant la rue géométrique, simple, anhistorique, artificielle, la rue incohérente du « Far West » selon Walter Benjamin, Hausmann poursuit deux perspectives : la pacification sociale de Paris et la pure et simple spéculation

---

<sup>1</sup> Paris capitale du 19<sup>ème</sup> siècle. Le livre des passages, Cerf, p715

<sup>2</sup> Michael Lowy, La ville, lieu stratégique de l'affrontement, in Capitale de la Modernité, Walter Benjamin et la ville, l'Eclat, 2005, p. 24.

<sup>3</sup> Paris capitale du 19<sup>ème</sup> siècle. Le livre des passages, Cerf, 1998, p.164.

immobilière<sup>4</sup>. Contre la Commune et les mouvements ouvriers révolutionnaires du 19<sup>ème</sup> siècle, le Second Empire invente le principe capitaliste de la métropole du 20<sup>ème</sup> siècle : la « ville-monde », caractérisée par des flux économiques et humains planifiés, mécaniques et contrôlables. Les effets anthropologiques de ces choix idéologiques sont évaluables : désormais, l'expérience de l'altérité ne se produit plus par un rapport visible à l'histoire sociale de la ville, mais selon des modèles urbains standardisés qui façonnent la conscience du marcheur. En devenant métropolitain, le piéton perd en partie la mémoire. Ses contemporains lui apparaissent de moins en moins par des marqueurs de classes, mais par des preuves d'adhésion à l'esprit capitaliste de la ville. Il ne trouve plus de compagnons possibles de barricades, mais des êtres isolés, qui sont autant de consommateurs potentiels. Rétroactivement, Le Corbusier notera que Paris est devenue une ville « désolée et morne » où « la solitude viendra s'installer »<sup>5</sup>. A l'expression des conflits de classes se substitue des consciences condamnées à adhérer aux panoramas urbains ou à disparaître dans l'anonymat des faubourgs normalisés. L'urbanité se définit désormais selon les trois caractères identifiés par Georg Simmel : « la réserve, la coquetterie et la moue blasée »<sup>6</sup>, ce qui permet au passant ordinaire de marcher dans la ville de façon contradictoire : il se « distingue » culturellement tout en se « conformant » à l'idéologie économique urbaine. La marche lente s'invente sur cette contradiction. Jusqu'à la Seconde Guerre Mondiale, ce processus urbain de pacification devient le lieu de conflits de classes conscients, mais difficilement exprimables dans des rues expurgées de leurs masses obscures. Peu à peu se bâtit la future ville-tombeau de Vernon Subutex.

*La ville disruptive* - Malgré la pacification, demeure, comme un résidu après un naufrage, la conscience de classes. La troisième étape du processus, *la ville disruptive*, se charge de neutraliser ces derniers indices d'une mémoire historique de la ville. Le processus de disruption est défini par Bernard Stiegler comme un accroissement continu et non-réflexif de technologies menées au nom de l'économie numérique<sup>7</sup>. Dans la phase post-industrielle du capitalisme, la ville doit produire autrement ses richesses ; survient une accélération des flux de données numériques, mais d'une façon ambivalente : à la fois (de plus en plus) exclusives et (de plus en plus) désirables. Les effets anthropologiques sur le passant ordinaire sont évaluables : dans la disruption, son imaginaire transcendantal est neutralisé ; l'expérience urbaine d'altérité ne se produit plus au nom de la morale kantienne, par la projection d'un « je » dans un « nous », mais par le biais de substituts technologiques. Connectés aux réseaux d'informations numériques de la « ville monde », les marcheurs évoluent sans se

---

<sup>4</sup> Madame Haussmann aura sur ce point une réflexion faussement naïve : « c'est curieux, toutes les fois que nous achetons un immeuble il y passe un boulevard. » (Ibid p.150)

<sup>5</sup> Ibid p. 168 ; d'après un ouvrage anonyme, Paris désert. Lamentations d'un Jérémie haussmanisé, 1868.

<sup>6</sup> « Les grandes villes et la vie de l'esprit », in *Philosophie de la modernité*, Payot, 2005

<sup>7</sup> Ici en référence à Bernard Stiegler, *Dans la disruption. Comment ne pas devenir fou*, Les liens qui libèrent, 2016.

reconnaître. Ils se perçoivent comme des atomes de flux mondialisés ; comme les agents d'un processus d'accroissement illimité de données numériques. La particularité de cette nouvelle configuration urbaine est mimétique : obliger les riches et les pauvres à marcher de la même façon dans la ville, produisant ainsi un lissage de tous les marqueurs de classes sociales. Ils existent encore, mais tétanisés, sans expression possible. En attendant de sombrer, Vernon ne peut se révolter, voire seulement détester Paris. Alors il continue de sillonner les rues. Il ne désire plus la ville ; il n'en a plus les moyens, mais il s'oblige encore à marcher comme s'il pouvait la désirer. Il lui faut donner ce change. Le tour de force de la métropole disruptive est de contraindre les déclassés à errer de façon pacifiée autour de leur zone passée de classement, autour d'une mémoire historique urbaine, celle qui comprend les mouvements ouvriers des Trente Glorieuses, du Front Populaire, des barricades... Pour Vernon, c'est une époque où il tenait un magasin de disque et vendait de la musique exigeante sous forme de disques vinyles et de CD. Mais la dématérialisation de la musique – autrement dit la « disruption » – l'a obligé à déposer le bilan et à fermer son magasin. La musique ne se joue plus, ne se touche plus, ne se partage plus consciemment ; elle se consomme en flux de données numériques au gré d'ambiances adaptées dans les nouveaux lieux de l'urbanité, quintessences de la « ruse » de la mode et la « magie » du faste (ce que Walter Benjamin analysait comme les fondements, avec « le sang », de la domination des puissants) : la rue-événement où l'on satisfait son désir de marchandises fétiches, les bars branchés, les grands magasins et leurs *happening* permanents, les soirées *hype* où l'on se doit d'être vu. Autant de lieux hyper-urbains qui excluent Vernon, mais autours desquels il continue de marcher. La disruption expurge la ville des indices de classes relatifs à son « passage » dans le Paris des années 90-2000, écho lointain aux « passages » benjamiens, lieux des insurrections communardes. Pour reprendre une catégorie empruntée à Erving Goffman, le déclassé doit désormais continuer à « figurer » - à ne pas perdre la face et à ne pas la faire perdre à autrui - sur la scène sociale qui le dé classe. *Vernon Subutex* pousse cette logique à son stade apparemment ultime (sur ce point, nulle certitude cependant...) : la ville n'a plus besoin, comme dans les années 80, de ségréguer ses pauvres en ghettos ou en cités dortoirs. Elle n'a plus besoin de les prendre en charge par des pouvoirs publics pour organiser leur satellisation et, ainsi fait, protéger la société. Les pauvres s'éliminent eux-mêmes, par le simple fait de marcher et de vérifier leur impossible projection au cœur de l'urbanité. Ce paradigme a déjà été euphémisé par Richard Florida avec le concept de « ville intelligente », soit un processus intégré de relégation par la disruption, ce stade où les rapports et les conflits de classes sont parfaitement insonorisés. Dans les métropoles disruptives, cette neutralisation devient même une exigence mimétique et distinctive de la culture urbaine.

Selon l'INSEE, en 2016 16% de personnes vivent dans Paris avec moins de 900 euros par mois. Que font-ils lorsqu'ils croisent les représentants de l'économisme métropolitain? Marchent-ils eux aussi pour donner le change. En les obligeant à une

conformité de principe, les récentes procédures de l'Etat d'urgence rendent ce processus irréversible. Sauf que, quelquefois, les "marcheurs lents déclassés" passent à l'acte. Dans le second tome de *Vernon Subutex*, le personnage central devient une sorte de gourou installé dans le quartier Belleville, mais cette façon de survivre à la disruption demeure marginale. Dans le cadre de missions de recherche, dans un dispositif relais de Saint-Denis (93), j'ai rencontré des adolescents en situation de décrochage scolaire. Comme je leur demandais à quoi ils employaient leur journée hors des institutions scolaires, ils me répondaient invariablement qu'ils marchaient dans les quartiers marchands de la capitale. Je dispose de dizaines d'heures d'enregistrement durant lesquelles ils finissent invariablement par me dire la même chose, que je résume ainsi : toute la journée ils arpentaient la ville disruptive tout en vérifiant qu'elle ne voulait pas d'eux. Pour donner le change. Ce mode d'errance rejoint celui de Vernon Subutex. Il ressort des entretiens avec les adolescents une intériorisation non verbalisée et non verbalisable de leur marche parodique dans Paris. Divers indices témoignent de l'informulable angoisse d'être dans la ville sans y être, autrement dit de ne jamais accéder aux marques distinctives qui leur prouveraient leur insertion crédible dans les flux de la ville monde. La disruption urbaine favorise le développement de comportements mimétiques que ces jeunes ne supportent plus lorsque la dimension parodique de leur façon de marcher leur saute aux yeux. Ce qui les lie aux autres devient mystification, imposture et trouve comme issue possible le passage à l'acte, cette « tentative pour arracher à l'angoisse sa certitude » (Lacan). Pour certains adolescents de Saint-Denis il s'agissait d'enivrement, de prise de drogue régulière, de bagarres urbaines en bande, de vols de marchandises de marques. Mais dans la ville disruptive il est d'autres formes de passage à l'acte, plus meurtriers, plus massifs. Profiler les marcheurs parodiques pour anticiper leur point de rupture psychologique ; voilà, au 21<sup>ème</sup> siècle, l'ambitieux et pathétique projet de la gouvernance métropolitaine.